

Allemagne: des étudiants à l'avant-garde

La 22^e Conférence annuelle de l'Organisation des étudiants socialistes allemands (SDS) s'est tenue à Francfort du 4 au 8 septembre 1967. Des délégués de la plupart des villes universitaires allemandes se sont rassemblés pour un débat sur la situation allemande; un auditoire de quelques 200 personnes suivait les travaux de la Conférence. Dans la salle un grand drapeau du FNL montrait le lien établi par les étudiants entre leur lutte contre le capitalisme allemand et la révolution vietnamienne.

Cette conférence avait un caractère particulièrement important, se plaçant dans une situation nouvelle créée par les événements de juin dernier à Berlin, où un étudiant a été assassiné par la police au cours des manifestations contre la visite du Shah d'Iran.

Depuis 18 mois, Berlin est un point chaud de la situation politique en Allemagne fédérale. Cette ville, isolée dans le contexte allemand, théâtre de la campagne anticommuniste systématique facilitée par la grisaille « socialiste » est-allemande et menée par les réactionnaires de l'endroit, est devenue le creuset de la radicalisation étudiante.

L'Université libre de Berlin, dont l'enseignement des « sciences politiques » a attiré près de 1.000 étudiants de toutes les régions d'Allemagne depuis la fin 1961, est marquée par cette situation particulière et rare: la participation des étudiants à la direction de l'Université. D'abord instrument d'intégration du capitalisme dans une période de calme politique total, moyen de propagande à l'égard des étudiants d'Allemagne de l'Est, l'Université est depuis quelque temps le centre d'une radicalisation et d'une combativité montante dans laquelle la liberté accordée aux étudiants est devenue une arme contre les autorités de Berlin. A ce sujet, l'Observer londonien écrivait en 1964: « les groupes d'étudiants de gauche mentionnent les autorités de l'Université comme si la dictature était revenue, et les professeurs répondent comme si les critiques des étudiants étaient déjà une forme de trahison. »

Cette radicalisation culmina avec les manifestations de juin dernier où 20.000 personnes suivirent les obsèques de Benno Ohnesorge, l'étudiant assassiné. Tous les groupes SDS de la RFA se joignirent à cette manifestation et publièrent une déclaration: « Les protestations des étudiants resteront impuissantes si elles ne trouvent pas d'échos dans la société et ne peuvent contester les positions de force de l'oligarchie capitaliste dans l'économie, les mass média, et l'appareil d'Etat lui-même. La SDS appelle les étudiants à se solidariser avec tous ceux qui protestent et luttent contre l'oppression économique, politique et psychologique et l'exploitation capitaliste. »

A la 22^e Conférence, la délégation de Berlin domina les débats au cours desquels s'affrontèrent deux tendances principales: d'une part tout ce qui se rattachait à l'aile active incarnée par les Berlinois et d'autres délégations. D'autre part, une aile violemment opposée à la première, animée par des délégués proches du PC allemand clandestin.

Le fond du débat, sur la situation de la classe ouvrière allemande fut l'occasion d'un net clivage. La tendance berlinoise défendit l'idée qu'il n'était pas question d'attendre que le prolétariat se mette en marche pour engager la lutte contre le capitalisme, et que les actions partant des milieux étudiants et les débordant pouvaient contribuer à secouer les masses ouvrières et les faire entrer en lutte. Cette théorisation reposait sur l'idée de la perte de son rôle révolutionnaire par le prolétariat. En fin de correspondre à la pensée exacte des délégués berlinois, la référence au sociologue alle-

mand Marcus rendait davantage compte de la situation d'une avant-garde étudiante isolée d'une classe ouvrière pas encore tirée des conséquences du nazisme exploitées par le capitalisme d'après-guerre.

La tendance adverse, au nom d'un marxisme « terminologique » condamnait les actions « putschistes » des Berlinois qui ne reconnaissent pas dans le prolétariat la force révolutionnaire authentique. Cette critique est d'autant plus facile qu'elle traduit fondamentalement l'immobilisme de ses tenants davantage intéressés à défendre la coexistence pacifique sous sa forme d'une collaboration est-ouest, mettant ainsi, théoriquement du moins, le prolétariat au service du capital allemand. Le côté facile de la critique des délégués khrouchtchéviens était plus ou moins caché par une dénonciation du SPD (parti Social démocrate allemand) pourtant déconsidéré depuis longtemps aux yeux de tous.

Sur toutes les questions, le clivage se retrouvait et l'aile gauche se renforçait au cours de ce congrès en remportant presque tous les votes. Les divergences devaient atteindre leur maximum à deux occasions: la première fut créée par une motion demandant la levée de l'illégalité du PC allemand. Celui-ci espérait se servir du Congrès de la SDS pour en faire une tribune de la défense du PCA. Les délégués berlinois posèrent le problème en des termes moins restrictifs: il s'agissait non seulement de demander le droit d'exister pour le PCA mais aussi le droit d'exister et agir ouvertement pour toutes les tendances révolutionnaires. Première déconvenue pour les pro-PC. La deuxième occasion fut l'anniversaire d'Octobre: une motion saluait sans plus l'anniversaire de la Révolution russe. L'aile gauche, manifestant sa parenté avec l'Opposition de gauche de la III^e Internationale, défendit l'idée qu'il fallait saluer les principes de la Révolution d'Octobre et non ce qu'elle était devenue. A ce sujet, un délégué berlinois démontra qu'en Allemagne de l'Est, il ne s'agissait pas de socialisme car la population ne contrôlait pas les moyens de productions. Une motion alla même jusqu'à demander le blâme de l'ambassadeur soviétique à Bonn, Zarapkin, pour son invitation faite au gouvernement ouest-allemand, aux représentants du clergé, aux magnats de l'industrie et des finances pour la réception donnée en l'honneur du 50^e anniversaire de la Révolution d'Octobre.

L'exaspération fut à son comble à l'occasion du salut officiel de la Quatrième Internationale au Congrès. Les bureaucrates représentant les étudiants d'Union soviétique quittèrent la salle et firent pression sur le Congrès par une lettre maladroite qui provoqua l'ironie générale. Cette lettre déclarait: «...Nous fûmes étonnés, dès les premières heures des travaux du Congrès, de nous apercevoir du contenu antisoviétique et anticommuniste des interventions de certains délégués... Ce fait trouva son expression dans la teneur d'une série de motions qui ont été déposées, dans quelques interventions et aussi dans le fait que, du haut de la tribune du 22^e Congrès de la SDS, le représentant de la IV^e Internationale ait été autorisé à mener des attaques malignes contre l'URSS... » Cet incident illustre le rôle et l'audience du PC allemand totalement dépassé par une radicalisation qu'il n'a aucunement contribué à développer.

Mais là n'est pas le plus important: c'est une conscience nouvelle qui apparaît, incarnée par une avant-garde révolutionnaire étudiante sensibilisée par l'extraordinaire montée de la révolution dans le monde. Au cours de ce 22^e Congrès, l'avant-garde a donné un sens aux travaux des délégués en se tournant résolument vers l'avenir. L'impact des thèses cubaines en est un témoignage.

G. KALDA.

U.S.A.: La révolte d

(Suite de la page 1)

vécurent les mêmes révoltes. Les causes en sont la ségrégation, l'injustice, l'existence de ghettos insalubres aux loyers élevés, le manque d'écoles, de services sanitaires, le manque de travail, les persécutions policières, l'absence totale de perspectives, qui faisait crier à un jeune émeutier de Newark: « Je me moque de mourir, je vis tellement mal... » S'ajoute à cela la guerre du Vietnam, qui bloque tous les crédits, et pour laquelle les jeunes Noirs sont appelés dans des proportions considérables (30 % des troupes US). De cette « condition des Noirs » sur laquelle se penche amicalement le Congrès américain qui vote des crédits pour « chasser les rats des ghettos », naissent la colère, l'angoisse, le désespoir, la révolte violente et incontrôlable, mais aussi bien la ferme résolution de ceux qui crient « Libérez-nous ou exterminiez-nous ».

Pour tous les observateurs, les révoltes noires de 1967 présentaient des caractéristiques dominantes, dont la première était l'unité de la population des ghettos, non pas contre les Blancs (puisque des Blancs pauvres se sont battus aux côtés des Noirs à Detroit), mais contre l'appareil de répression de la classe dirigeante, effrayé au point de tirer au hasard et d'augmenter considérablement le nombre des victimes civiles. La deuxième remarque concerne l'atmosphère de fête qui a souvent été celle des premières heures de l'insurrection, et qui a choqué bon nombre de libéraux blancs: les Noirs dévalant les magasins, où d'ordinaire ils n'avaient pas même le droit de pénétrer, ne faisaient que récupérer ce qu'on leur vole quotidiennement; ils n'étaient pas des pillards mais, selon l'expression de l'un d'eux, « des acheteurs sans pouvoir d'achat ». Enfin, doit être notée la participation déterminante de la jeunesse, des enfants des ghettos aussi bien que des étudiants qui ont abandonné la lecture de Ghandi et Camus pour celle de Malcolm X: « Nous avons perdu notre grand Malcolm, mais nous avons maintenant

des milliers de petits Malcolm », dit un des leaders de cette nouvelle génération noire mûrie au temps des émeutes, de la révolution coloniale, de la guerre au Vietnam... La Conférence nationale pour le Pouvoir noir, qui réunit à Newark près de 1.000 participants dont l'âge moyen était de 20 ans, adopta une résolution finale sur « le droit inaliénable à la révolte armée quand il ne reste pas d'autre alternative ». Et Stokely Carmichael, à Cuba, faisait faire un pas gigantesque au mouvement noir en le liant à la lutte des peuples sous-développés contre l'impérialisme.

Le mouvement noir américain a franchi cet été un pas décisif: l'intégration et la non-violence en sont les premières victimes, chose qu'a parfaitement compris Martin Luther King qui condamne les émeutiers et fait appel à la Maison Blanche pour « protéger les droits civiques des Noirs » de l'action des Noirs eux-mêmes. Est-ce à dire que tout est simple? Le mouvement, regroupé en plusieurs organisations (NAACP, CORE, SNCC, AAO, etc.) n'a aucune direction centralisée, ne présente aucun programme politique élaboré, beaucoup de ses dirigeants se refusent même à une action politique en vue des prochaines élections (alors qu'en 1964, 95 % des Noirs avaient voté Johnson) et à envisager la création d'un parti qui serait une « troisième force » dans la vie politique américaine: ils ne voient ce parti que comme une copie des partis démocrate et républicain, et non comme une organisation nouvelle capable de radicaliser et d'organiser les Noirs sur des modes d'action très étendus (« Du bulletin de vote au fusil » était une formule de Malcolm X). Le second écueil auquel se heurte le mouvement noir est évidemment son manque de liaison avec la classe ouvrière blanche, résultat de plusieurs siècles de « vie américaine », manque de liaison qui peut même, à l'heure actuelle, être considéré comme un fossé infranchissable, la seule intervention des syndicats blancs dans le con-

Isaac Deutsch

La mort d'Isaac Deutscher est une lourde perte pour le marxisme révolutionnaire.

Il était né, il y a soixante ans, à Chrzanow, près de Cracovie, dans la partie de la Pologne alors incorporée dans l'Autriche-Hongrie. Il provenait d'un milieu juif extrêmement orthodoxe. Il rejeta sa formation talmudique, fut conquis par le marxisme et adhéra au Parti communiste polonais en 1926, à l'âge de vingt ans. Au sein de ce parti, il commença à devenir un « spécialiste » des problèmes soviétiques. En 1932, contre la politique stalinienne de la « troisième période » qui paralysait le prolétariat allemand devant la montée hitlérienne, il participa à la formation de l'opposition trotskyste polonaise et fut exclu du Parti communiste. Participant au mouvement trotskyste, il fut hostile à la formation de la IV^e Internationale en 1938. Réfugié à Londres en 1939, il cessa de militer et se consacra depuis lors au journalisme et à la rédaction d'ouvrages qui le firent connaître auprès d'un public de plus en plus large.

Ses articles et essais sur l'Union soviétique n'avaient — est-il besoin de le dire? — rien de commun avec ceux des « kremlinologues » patentés. La valeur de ses écrits, tant dans leur fond que par le style, ne s'explique pas seulement par ses connaissances et son talent, elle provenait avant tout du fait que le journaliste, l'écrivain était à la fois profondément attaché au marxisme comme méthode de pensée, et passionnément acquis à la lutte internationale des masses pour le socialisme. Au fond, il poursuivait ainsi la lutte, en combattant isolé, sous une forme appropriée à ses dons. Une certaine nostalgie pour la vie militante s'exprime dans un essai qu'il écrivit sur le mouvement communiste polonais auquel il ne cessait de penser. Aussi éprouva-t-il le besoin d'écrire une lettre à Gomulka en défense des jeunes révolutionnaires polonais K. Modzelewsky et J. Kuron, exclus du Parti et condamnés à des peines de prison pour avoir défendu leurs positions communistes antibureaucrati-

ques. La défense du Vietnam contre l'impérialisme américain lui fit aussi reprendre une certaine activité politique militante. On se rappelle ses courageuses interventions dans les *teach-in* des Universités des Etats-Unis et sa participation au « tribunal contre les crimes de guerre » suscité par Bertrand Russell.

De ses livres, le plus important, celui auquel il consacra une dizaine d'années de son existence, est sa biographie de Léon Trotsky (la trilogie: le Prophète armé, le Prophète désarmé, le Prophète hors-la-loi). Cette biographie est incontestablement un chef-d'œuvre digne du grand révolutionnaire auquel elle était consacrée. Il ne peut être question en quelques lignes de faire la critique d'une œuvre dans laquelle non seulement les faits sont scrupuleusement remis en lumière contre les énormes mensonges et calomnies amoncelés par le stalinisme, la substance des théories et prises de position de Trotsky exposées de la façon la plus claire et la plus saisissante, mais dans laquelle aussi Deutscher, qui n'avait pas connu Trotsky de son vivant, est parvenu à faire un tableau très approchant de sa personnalité si multiple et complexe. Il a su aussi saisir avec beaucoup de sensibilité la personnalité également très riche de Natalia, la compagne de Léon Trotsky. Ceux qui à l'avenir écriront sur Trotsky — et ils seront sans doute nombreux — pourront peut-être ajouter quelques nouveaux éléments, ils pourront apporter d'autres jugements que ceux de Deutscher, mais ils ne pourront faire autrement que de partir de cette trilogie.

Nous avons eu l'intention de publier dans un numéro spécial de *Quatrième Internationale* divers articles écrits par des membres du mouvement trotskyste et d'autres partisans du marxisme révolutionnaire à propos de cette biographie et dans lesquels se trouvaient débattues plusieurs importantes questions soulevées dans l'ouvrage de Deutscher. Celui-ci nous avait promis d'y participer par une réponse aux critiques qui lui étaient faites. Nous avons été retardés, malgré nous,